

## Après les mille et une nuits...

Madeleine Ouellette-Michalska, *La Maison Trestler ou le huitième jour d'Amérique*, Québec/Amérique, 1984, p. 115

Pierre Hébert

Number 44, Winter 1986–1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39431ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Éditions Jumonville

### ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Hébert, P. (1986). Review of [Après les mille et une nuits... / Madeleine Ouellette-Michalska, *La Maison Trestler ou le huitième jour d'Amérique*, Québec/Amérique, 1984, p. 115]. *Lettres québécoises*, (44), 29–30.

# APRÈS LES MILLE ET UNE NUITS...

**Le Huitième Jour** d'Antonine Maillet, Montréal, éd. Leméac, 1986, 290 p., 16,95\$.

Il était une fois une romancière qui, après avoir remporté le prix Goncourt, vit son oeuvre accusée de redite, voire de régionalisme. Tous croyaient que ce mauvais sort jeté contre elle ne lui permettrait jamais de quitter le sentier battu par la Bessoune, Pélagie et Crache à Pic, autant de pierres blanches ramenant notre romancière à son point de départ. Mais...

Bien sûr, j'exagère. Cependant, heureux lecteur avide de surprises, je dis que c'était pour faire ressortir l'écart, la rupture même, que marque la parution du *Huitième jour* de «Tonine» (voir Prologue) Maillet. Mais quel est-il, ce nouveau pays à explorer?

Il paraît que «refaire la création» a toujours été l'entreprise des romanciers (entre autres), de manière avouée ou secrète. Heureusement pour les maisons d'édition, le monde ne se laisse pas facilement manipuler, et les travaux de réflexion sont toujours en cours: la quête symbolique du huitième jour est sans cesse à reprendre, lorsqu'on est «perdu dans l'infiniment grand et l'infiniment petit des temps insaisissables<sup>1</sup>». Antonine Maillet, dans son *Huitième jour* à elle, n'en demande pas moins: «Tout a commencé avec la création du monde. Création en six jours, nous dit-on, six petits jours, avec un Créateur qui s'en va se reposer le septième! Vraiment, ce n'était pas sérieux. On peut bien avoir hérité d'un monde boiteux et rabougri! Un monde inachevé» (Prologue, p. 10). Et que peut-il résulter de ce sentiment d'inachèvement, «sinon un livre de plus? [...] Le seul espoir est dans le huitième jour» (p. 11).



Antonine Maillet

Photo: Athé

Voilà donc le roman rendu pour ainsi dire nécessaire. Mais, nouvelle question, quelle forme narrative peut posséder ce pouvoir total de restaurer la création? Dans quelle forme littéraire peuvent le mieux s'immiscer le rêve et l'espoir presque illimités? Seul le conte permet de déverrouiller des possibles infinis, si bien que, après la lecture d'un court prologue, nous entrons dans une histoire qui va «défier Dieu et Diable avec le huitième jour» (p. 11).

Hélas! Si un conte a des vertus extraordinaires, son compte rendu, lui, est bien limité. Car on ne résume pas un conte, surtout s'il a quelque trois cents pages. On subit plutôt son charme, on laisse s'éveiller en soi ce temps magique; on accepte d'être aveuglément soumis à la conteuse, pour accéder à un autre niveau de vision: «Et vous verrez ce que vous verrez ce que vous verrez» (p. 16). La succession contiguë des épisodes répugne donc à tout essai de condensation. «Et marche, et marche, et marche» (p. 93): on suit le périple des héros chez qui la traversée des espaces, plus qu'un simple déplacement, prend à chaque

étape une signification seconde, humaine. Mais, fonctions obligent, parlons tout de même de «nos héros», pour reprendre l'expression consacrée par le conte, et de quelques-uns de leurs exploits.

Ils seront quatre à parcourir l'aventure humaine. Et leur naissance n'aura rien de banal. Tout d'abord, les deux premiers héros, inséparables, Gros comme le Poing et Jean de l'Ours, «naîtront» de la frustration d'un couple stérile, Bonne-Femme et Bonhomme. Dans son dépit, un soir, Bonne-Femme, boulangère, modèle dans la pâte un petit être; dans son dépit, le même soir, Bonhomme, ébéniste, taille un géant dans le chêne. Voici donc comment, par l'intervention nocturne de Clara-Galante, qu'on disait sorcière, naquirent Gros comme le Poing, sorti du pétrin, et Jean de l'Ours, fort comme un chêne. Et nos jumeaux disproportionnés de prendre ensuite «la route du destin» (p. 31). S'adjoindra un troisième: découvrant une épave, Jean de l'Ours est attiré par sa figure de proue gelée, et lui souffle de l'air chaud. C'est ainsi que ressuscite Messire René de la Renaissance, dit Fi-

gure de Proue, figé depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. L'arrivée du quatrième comparse sera encore plus extraordinaire. Gros comme le Poing, Jean de l'Ours et Figure de Proue découvrent un village fermé, immobile et rond, qui se protège ainsi contre le temps. L'entrée des trois intrus active le sablier, et mal leur en prend: on les accuse de vieillissement, d'avoir créé un jour en trop. Cependant, grâce à une immense fête organisée par le trio, le temps s'abolit de nouveau, et ce jour en trop pourra être oublié. La stratégie réussit, mais au moment où les héros s'apprêtent à partir, la géante Gargamelle donne naissance à un enfant; le pauvre, né hors du temps, s'appellera justement Jour en Trop, dont la naissance hors du commun lui confèrera le pouvoir de se cacher entre deux instants, ne le laissant pas en reste par rapport à Gros comme le Poing, Jean de l'Ours et Figure de Proue, qui eux aussi jouissent de vertus particulières.

Les aventures du quatuor seront nombreuses, et toutes empreintes de cette signification qui surplombe les événements. Ainsi, pris dans une tempête épouvantable, Gros comme le Poing se retrouva prisonnier dans une goutte d'eau. Chacun tire alors profit de cette expérience: Messire René, par exemple, déclare que «celui qui a réussi à pénétrer au cœur de la goutte d'eau n'a pas à s'inventer un voyage au-delà des mers» (p. 87). Face à cet emboîtement des mondes, Jean de l'Ours, lui, médusé, se permet une petite pointe d'ironie: «[...] l'eau avait des gouttes, les gouttes des gouttes... les gouttes des gouttes... des gouttes... des gouttes... et le fils sorti du bois ne sait plus où se termine ni où commence sa philosophie» (p. 89). Mais il revient à Gros comme le Poing d'avoir le dernier mot: «dans un tout petit morceau de vie ou de l'univers se cachent la vie et l'univers tout entiers» (p. 91).

Comme le conte merveilleux ne connaît point les limites du vraisemblable, il peut s'arroger tous les pouvoirs. Ainsi, dans une des séquences les plus savoureuses du texte, nos compagnons se retrouvent dans un pays où tout fonctionne à l'envers; cette hiérarchie donne, entre autres, une structure sociale inversée, où l'on compte «plus de citoyens dans le gouvernement que dans le peuple gouverné» (p. 110). Puis les héros marchent, marchent, marchent, pendant que nous lisons des aventures aux ramifications



multiples: philosophiques, esthétiques, sociales, etc. Mais leur ennemi principal, qui hante presque chaque séquence, sera la Mort.

Le quatuor n'aura pas trop de force, d'intelligence, de sagesse pour se mesurer à la mort qui revêtra de multiples visages: le bourreau qui voudra tuer Jour en Trop, la Faucheuse, Margot l'Enragée, la Dulle Griet, qui, chacun, «ne pardonne pas le huitième jour» (p. 177). Au terme de leurs aventures, les quatre héros se mesureront donc à la Charrette de la Mort au moyen du plan le plus audacieux qu'ils aient jamais prémédité. Le défi du huitième jour — accomplir l'impossible — réussit... presque: Jour en Trop s'évade hors du temps, René de la Renaissance redevient une figure de proue, Jean de l'Ours et Gros comme le Poing, parlant la langue des animaux, lancent ceux-ci contre la Mort qui doit reculer. Et les deux enfants de Bonne-Femme et Bonhomme rentrent alors chez eux.

Faut-il répéter que ce qu'on vient de lire ici n'est pas tant un résumé qu'un parcours fragmentaire de lecture? Cependant, l'aval et l'amont du récit fournissent des indications tellement révélatrices qu'il vaut la peine de s'arrêter, pour saisir la portée du récit, sur le prologue et l'épilogue.

Le prologue se donne des manières d'autobiographie: «J'étais distincte, unique et j'étais moi» (p. 9). «Je me nomme Tonine»: la narratrice — l'auteur? — se place au centre du monde qu'elle veut refaire par sa création du

huitième jour. Or, ce prologue se terminant par la prise en charge du récit, du conte, par une vieille servante, l'on s'attend, dans le conte lui-même, à cette transposition de la quête de soi en affabulation empruntant au répertoire habituel du genre. C'est ici, précisément, que se produit un détournement capital: il n'y a pas un héros, comme on l'a vu, mais quatre. Et voilà pourquoi il faut insister sur l'identité de chacun. Le récit ne se structure pas autour d'un héros unique qui va amasser du capital, pas plus que les quatre ne sont des facettes de la narratrice; bien au contraire, il s'agit d'un groupe solidaire jusqu'à la fin, jusqu'à la mort: «les compagnons resteront collés les uns aux autres et se sauveront ou périront ensemble» (p. 67). La maîtrise du danger, de l'angoisse, si centrale au conte, est le fruit d'un groupe qui, s'il voit son unité menacée par deux éléments de fragmentation, l'argent (p. 141) et la princesse (p. 224), ne cessera tout de même de prôner les vertus de la solidarité. L'aventure humaine dépasse le cadre de l'existence singulière, isolée, à la manière du *je* autobiographique qui, dans l'épilogue, devient un *nous*.

En effet, dans cet épilogue, la narratrice entend revivre les Cormier, les Goguen, les Maillet, et se souvient même d'une grand-mère paternelle morte en couches, que personne n'avait vraiment connue. C'est à ce moment que le lecteur comprend: les caractéristiques attribuées à chacun de ces quatre groupes familiaux nous renvoient aux quatre héros du conte, si bien que l'histoire d'une personnalité entrevue dans le prologue s'efface devant celle d'une affirmation collective.

Au delà des *Mille et une nuits*, au delà d'un conte qui vise à préserver l'existence individuelle, le *Huitième jour* quête la recherche d'un salut dans sa dimension collective. Cette rédemption, le rêve de cette rédemption, passe par le pouvoir des mots; le lecteur, à l'instar de Gros comme le Poing, sent «les syllabes se déplacer sur sa langue, les mots échanger leur position et créer de nouvelles images, inventer de nouvelles idées» (p. 274). Le langage fait plus que reculer l'échéance de la mort: le conte nourrit l'espoir de trouver le talon d'Achille de la Faucheuse, «par où passerait l'immortalité» (p. 279). □

1. Madeleine Ouellette-Michalska, *La Maison Trestler ou le huitième jour d'Amérique*, Québec/Amérique, 1984, p. 115.